

## L'artiste Eva Jospin pose ses cartons dans plusieurs expositions

Artiste plasticienne française, la fille de l'ancien premier ministre manie la pâte à papier pour créer des décors enchantés, forêts en tête. Ses oeuvres monumentales sont à découvrir notamment à Art Basel et au Palais des Papes, à Avignon



«Les piles de cartons vides utilisés pour le déménagement sont devenues comme une fenêtre... Vous savez, comme dans les dessins animés: on trace un carré sur le mur et puis on y pénètre», confie Eva Jospin. © Flavien Prioreau

Certaines sculptures se contemplent de loin pour saisir l'ampleur et la beauté des volumes. D'autres appellent à être décortiquées de près, tant les détails se cumulent à petite échelle. Les paysages en relief d'Eva Jospin, eux, nous poussent à déambuler, à faire des pas de côté, à se rapprocher, à reculer encore, tant le foisonnement spectaculaire de troncs, de branches et de feuilles en carton impose de nous y attarder. Depuis une quinzaine d'années, cette artiste plasticienne française façonne des décors monumentaux, aux accents végétal ou minéral, naturel ou artificiel forêts, bois, jardins, grottes abandonnées ou palais en ruine avec ce matériau pauvre qu'elle hisse au rang d'ornement et travaille comme une orfèvre.

Dans son atelier du XI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, des piles impressionnantes de plaques de carton alvéolé neuf attendent d'être découpées minutieusement au scalpel. D'autres seront collées entre elles puis rabotées, poncées ou ciselées. Chaque oeuvre évolue couche par couche, en démarrant par le fond. Le paysage s'enrichit au fur et à mesure que s'ajoutent les superpositions de strates taillées et façonnées. Comme en témoigne une forêt dense de plus de deux mètres de haut destinée à la Maison de champagne Ruinart, exposée dans l'atelier lors de notre visite en novembre dernier. Cette pièce s'intègre dans la Carte blanche *Promenade(s) en Champagne* présentée prochainement à Art Basel.

Diplômée de l'Ecole nationale supérieure des beaux-arts de Paris en 2002, puis pensionnaire à la Villa Médicis de Rome en 2016, la fille de l'ancien premier ministre Lionel Jospin s'est fait connaître en exposant dans des institutions de renom, comme le Palais de Tokyo à Paris. Mais aussi grâce aux décors baroques qu'elle a imaginés pour Dior, entre autres une grotte gigantesque aux multiples arcades, lors du défilé prêt-à-porter printemps-été 2023 inspiré par le XVI<sup>e</sup> siècle de Catherine de Médicis. L'artiste quadragénaire exposera cet été ses oeuvres au Palais des Papes, à Avignon, mais aussi à la Fondation Thalie de Bruxelles. L'une de ses forêts est visible toute l'année au dernier étage du charmant Musée de la chasse et de la nature à



Paris.



Installation au Musée de la chasse et de la nature, Paris. © David Giancattarina

*Le Temps* : Il y a une récurrence dans vos forêts: elles sont plutôt automnales et occidentales. Pourquoi ne sortez-vous pas du bois européen?

**Eva Jospin:** Pour le moment, j'ai encore des choses à explorer dans ces paysages. Je ne suis pas une artiste de rupture ou de cycle. Je n'ai pas l'obsession du renouvellement ou du changement. Ce qui m'intéresse, c'est la prolongation. J'ai donc très envie d'étendre le territoire: je me demande quels pourraient être les nouveaux éléments de la promenade.

Vous avez récemment mis un pied en Champagne pour répondre à la Carte blanche de la Maison Ruinart qui confie chaque année la réinterprétation artistique de son patrimoine à des artistes contemporains. Quels sont les aspects que vous y avez captés?

L'histoire, la géographie, mais aussi la culture et les savoir-faire de ce territoire m'ont inspiré. Je m'y suis rendue plusieurs fois à des périodes différentes: j'ai ainsi pu observer tous les cycles de la vigne et le processus de vinification. J'ai découvert des liens invisibles entre les vignes, les racines et les crayères, ces anciennes carrières de craie, devenues les caves souterraines de Ruinart. J'ai voulu travailler sur l'idée des rapports entre le dessus et le dessous à travers différentes strates géologiques et temporelles, réelles et imaginaires. Ma proposition pour cette Carte blanche prend la forme d'un parcours dans un décor sculptural qui rend hommage à ce paysage.

Comment la forêt est-elle physiquement entrée dans votre vie?

Durant mon enfance parisienne, j'allais souvent à la campagne. A l'époque, on était moins surveillés qu'aujourd'hui. Avec une copine, nous étions libres d'aller dans les bois, territoires de grandes explorations. Je me souviens aussi d'une amie de ma mère qui vivait sa spiritualité avec les arbres. Elle leur faisait des câlins, c'était original pour l'époque!

Et dans votre champ de plasticienne?

J'ai longtemps cherché la profondeur à travers le collage, la perspective ou la multiplication de couches, sans trouver la forme exacte pour l'exprimer. Le carton s'est finalement imposé lorsque j'ai déménagé mon atelier dans un quartier extrêmement industriel de Paris, au sein d'anciens entrepôts frigorifiques. Je pense que j'avais besoin de m'échapper dans un paysage intérieur. Les piles de cartons vides utilisés pour le déménagement sont devenues comme une fenêtre... Vous savez, comme dans les dessins animés: on trace un carré sur le mur et puis on y pénètre.

Vous dites que vos paysages sont avant tout des représentations mentales. Mais ne sont-ils pas plus vrais que nature?

Ils naissent d'une projection mentale, dans le sens où je ne suis ni dans la reproduction du réel, ni complètement dans l'imaginaire. Cette espèce de subtilité entre les deux champs me plaît profondément. C'est pour cela que j'aime tant les jardins baroques, leurs grottes artificielles et leurs folies [constructions à vocation ornementale], je suis troublée quand l'art imite le réel et qu'il y a une ambiguïté entre le vrai et le faux. J'essaie de me glisser dans un interstice entre la scénographie, le trompe-l'oeil et la sculpture. Mes oeuvres jouent sur les trois tableaux.

Comment avez-vous compris que le carton pourrait devenir votre matériau de prédilection?

C'est l'insistance et la persistance qui m'ont fait comprendre qu'il se passait quelque chose. La lassitude n'arrivait pas au fil des mois, malgré un processus très fastidieux, des gestes répétitifs. Quand j'ai vu que je tenais le coup, que j'étais absorbée, j'ai senti que j'étais au bon endroit. C'est très physique en fait. Comme en amour: on a des intérêts passagers et des intérêts beaucoup plus obsessionnels et profonds.

Quelles sont les limites du carton?

Je pense qu'il vient contredire la minutie que j'ai dans mon travail, parce que c'est un matériau un peu récalcitrant. Je ne peux pas en faire de l'orfèvrerie parfaite. Il a quelque chose de rugueux, de brut, un équilibre entre le bien fait et le mal fait. Parfois, c'est vraiment le chantier dans mon atelier: on travaille avec des scies sauteuses, on découpe de gros blocs, on ponce, la poussière vole partout... Et parfois j'opère avec des scalpels sur les parties extrêmement délicates des décors. J'aime intégrer dans mes oeuvres le détail et le monumental, faire advenir en même temps ces deux mondes et les croiser.

La recherche en amont des oeuvres est visiblement très importante à vos yeux. Comment aiguisiez-vous votre regard?

J'observe les formes de la nature dans tout ce qui nous entoure. Je regarde longuement les sols, parce que la canopée, composée de branches, de feuilles, est assez facile à se représenter et à comprendre. Le bas, par contre, est très divers, très complexe, entre feuilles mortes, troncs, pousses qui sortent de terre, branches en décomposition... En ce moment, mon paysage idéal serait des forêts de montagne: je suis fascinée par les sapins qui poussent sur des roches. De manière générale, je prends seulement des photos de détails, une liane qui entoure un tronc par exemple. Mes oeuvres naissent d'une interprétation abstraite de mes souvenirs.

Le thème de la nature est dans l'air du temps. Pensez-vous que cela contribue à mettre vos oeuvres en lumière?

Quand j'ai commencé à travailler sur le paysage, il y a quinze ans, de plus en plus d'artistes s'y intéressaient. Mais je relie cet élan à des choses qui dépassent notre simple besoin actuel de nature ou les problèmes du réchauffement climatique: il y a une forme d'esthétique européenne ancrée dans le végétal. J'ai récemment fait une résidence à l'Institut national d'histoire de l'art de Paris, qui consistait à consulter les archives. Je me suis concentrée sur l'évolution des ornements en architecture et j'ai réalisé que la nature y est présente partout. Même si la séparation entre l'homme et la nature a été historiquement opérée par

la religion puis par la science, il y a toujours eu une espèce de sous-culture, peut-être inconsciente, qui n'a jamais rompu les liens. Cela dit l'importance qu'elle revêt dans nos sociétés.

«Promenade(s) en Champagne», Art Basel, 15 au 18 juin [artbasel.com](http://artbasel.com)

«Palazzo», Palais des Papes, Avignon, 30 juin 2023 au 7 janvier 2024 [palais-des-papes.com](http://palais-des-papes.com)

«Panorama», Fondation Thalie, Bruxelles, jusqu'au 15 juillet [fondationthalie.org](http://fondationthalie.org)

«Folies», Galerie Mariane Ibrahim, Mexico City, jusqu'au 9 septembre [marianeibrahim.com](http://marianeibrahim.com)

«La Forêt», Musée de la chasse et de la nature, Paris [chassenature.org](http://chassenature.org)